

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

P. 1 - Éditorial par Alain Freixe

P. 2, 3 & 4 - Textes inédits de
Eva Almassy, Adeline Yzac
et Werner Lambersy

P. 5 & 6 - Notes de lecture :

Mister Tock de Jean-Luc Coudray
par Raphaël Monticelli

Les Roses noires de Serge Bonnery
par Françoise Oriot

Le Dégénéré
de Jérôme Bonnetto
par Alain Freixe

P. 7 - De la toile et quoi d'autre ?
Alocco.com

- À quelques mots d'ici :
Éditions **L'Arachnoïde**

P. 8 - Agenda des amis
- Journal intermittent de R. Monticelli

Les peintures reproduites dans ce numéro sont
d'**Anne Slacik**, auteur du frontispice et des peintures
originales du tirage de tête de **Dans les rams**
d'Alain Freixe.

Le poète, grand commenceur...

René Char



Le poète, oui
puisqu'avec le
poème, il dit
toujours "voilà
comment les choses

commencent". Commencement continu, trouée du temps des horloges, décloison irradiante, venue continue de ce qui pousse, marque et bat dans le poème ! Mais l'éditorialiste, lui, est voué aux affres des débuts.

Moins un *par où commencer* à la Roland Barthes qu'un *comment commencer* quand je prends la plume pour cet édit de fin d'année. Et c'est déjà avouer que seule l'attaque importe. Cette manière d'engager une ouverture, de donner un tour à la partie. L'entame, on le sait, est décisive. Engager le lecteur à vous suivre sur quelque chemin qu'il faudra bien interrompre, on le sait, faute de place, faute de temps, faute de souffle comme si défaiillait la parole de cette première personne, parole réactive, souvent d'indignation – je m'en aperçois ! – de colère, ripostes dont je ne suis jamais sûr qu'elles finissent par

plier leur ligne, perdre leur peau, muer et se muer en parole active, action de grâces envers les livres, la lecture et la Maison d'édition amie, l'Amourier dont j'ai toujours plaisir à souligner les points chauds, les audaces, les nœuds tissés à même la corde d'un catalogue qui se densifie, se tisse et s'augmente d'éclats qui devraient attirer l'œil des lecteurs.

Je commencerai donc par dire qu'il nous faut rester vigilants nous autres passeurs d'une parole autre, d'une parole en butte aux paroles où se prennent les alouettes ivres de l'esprit du temps.

Mais il y a un rayon de soleil dans la lutte qui toujours laisse l'ombre vaincue.

Miguel Hernandez

Voilà pour les vainqueurs ! Dans notre pays, on ne croit pas en leur bonne foi ! C'est à ce *rayon de soleil* qui n'a de cesse, que nous puisons la force de poursuivre, l'énergie qui tient en respect toute vision nihiliste du cours du monde et nous jette sur les routes de langue à l'assaut de tant d'injustices, de mensonges, de malheurs.

Soyons intempestifs ! Aimons les livres qui nous arrêtent ; les auteurs, coups

d'arrêt ! Les points qu'ils délimitent sont points de résistance où se rassemblent les forces. Ce coup n'est jamais le même – il se nomme aujourd'hui Jérôme Bonnetto ou Jean-Luc Coudray ; hier, Yves Ughes, Raphaël Monticelli, Marie-Claire Bancquart, Eva Almassy, Patricia Castex Menier... – si ce n'est sa blancheur.

*Le blanc sonne comme un silence,
un rien avant tout commencement*

Vassili Kandinsky

Je vous souhaite bien des silences pour l'année nouvelle. Bien des rencontres. Bien des commencements. Cela que l'on n'entend dans les livres – les vrais, ceux qui font trouée dans la langue. Ce quelque chose d'avant l'écrit et qui le conditionne. Quelque chose comme un grand silence. Entre les mots, il résonne longtemps après qu'on ait fermé le livre.

Ami(e)s, je vous souhaite toute la lumière de ce *rayon de soleil*, ses vibrations dans l'air, pour éclairer l'année nouvelle et respirer mieux !

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

Eva Almassy

Le meilleur moment

Deux amies s'en vont à un colloque en Belgique. Elles prennent l'autoroute, on est au mois de novembre. Lorsqu'elles arrivent au château à proximité de Waterloo où elles seront logées, le soir tombe, elles découvrent les lieux à travers la brume. Celle qui conduit sa petite voiture, en d'autres climats décapotable, note dans sa tête et le soir dans son cahier : le plus beau moment de la journée était ce scintillement froid. Parce qu'elle s'est fait une règle d'hygiène, de chaque jour, garder par écrit le plus beau moment.

Peu d'autres participants sont arrivés comme elles dès la veille, en guise de chambre, elles ont le choix entre quatre vastes dortoirs. Les murs sont épais, les plafonds trop hauts, les portes ne ferment pas à clé. Le château, à louer pour des colloques et séminaires, avait été collègue et lycée dans une de ses vies antérieures. Cette nuit, il est tout à elles, avec le couloir dallé qui souligne leurs pas quand elles cherchent les douches et vérifient si les dortoirs vides sont vraiment vides (aucun assassin ni squatteur). Elles barricadent la porte du leur avant de se coucher.

Puis passe la première journée. Elles interviennent, prennent facilement la parole, se font des amies à la pause de midi. Le deuxième soir, Claire et Rose, Charlotte et Julie, décident d'aller à Bruxelles. En conduisant, Claire note déjà la beauté en camaïeu gris des champs et des routes. Les trois autres filles parlent, parlent. En se promenant, elles débouchent sur la Grand-Place et Claire pense qu'elle pourrait choisir comme plus beau moment celui où l'espace à l'harmonie grandiose accueille sa solitude. Sinon, pour le dîner, ce sera une brasserie-café-club de jazz de la place. Dès l'entrée, Rose se déchaîne, ne veut que telle table, interpelle les hommes à la table voisine, "Vous êtes Anglais? Vous ressemblez au prince Andrew", Claire aimerait disparaître sous terre, mais Rose continue ses œuvres. Elle fait en sorte qu'on dégage une piste de danse, que les musiciens jouent tels irrésistibles standards, que des Belges offrent des tournées, que Charlotte se colle au prince Andrew, que toute la brasserie danse, qu'une femme leur crie par-dessus le jazz : "Je sors d'hôpital, on m'a opérée, je tiens mon ventre à deux mains mais je danse! danse! Dieu que je suis heureuse!" Volutes de chaleur, odeur de bière, la petite Julie du séminaire se fait elle aussi embrasser par un "Anglais".

Elles rentrent tard, Claire décapote – en novembre et au nord – sa voiture, elle met le chauffage à fond et *Je t'aime moi non plus*, à quoi les filles répondent ravies : "Tu exagères". Quand elles tournent sur le chemin du château à Waterloo, dans la vapeur éclairée par les phares de la voiture, des petits lapins angéliques sautillent sur la pelouse. Un moment pur, rare, atmosphérique, du genre "plus beau moment" de Claire. Sauf qu'elle est frappée par une révélation. Ne plus jamais rechercher le plus beau moment, stérile, sans risque, mais le meilleur. Dans le meilleur, il y a tout, y compris sa honte de Rose, du prince Andrew et d'elle-même, dans le bon, il y a tout, le corps, le sang, soi, et les autres, les autres, tout le mélange de la vie.

Au printemps 2010, Eva Almassy a publié chez L'Amourier un livre de nouvelles : *Limites de l'amour*



Werner Lambersy

Jadis



Jadis
Chacun le connaissait
Et le moment
De sa venue
Était une fête à laquelle
Il était bon
De s'adonner en silence
Et de garder
Une part pour les autres

Il y a peu
Seuls certains prêtres
Libres d'église
Mais fidèles au poème
Pour
Être prêts à sa venue
Pouvaient
Encore le reconnaître

Ils parlaient
En son nom de la fête
Silencieuse
À laquelle il serait bon
Disaient-ils

Que d'autres
S'adonnent à leur tour
En gardant une part
Pour après

Il n'est pas sûr
Qu'aujourd'hui un seul
D'entre nous
Le reconnaisse et sache
Encore
Le moment de sa venue

Ni garder
Une part pour les autres

Cependant il reste bon
De s'abandonner
Même

Si on n'a
Pour cette part d'émois

Que le bruit
Maladroit de nos mots
Et la rumeur
Anonyme de nos chants

(Extrait inédit de *Conversation à l'intérieur d'un mur*,
à paraître fin 2011 chez Dumerchez)

Werner Lambersy a publié cinq livres chez L'Amourier :
Petits rituels sacrilèges, *Écrits sur une écaille de carpe*,
Je me noie, *Échangerais nuits blanches contre soleil*
même timide, *Parfums d'apocalypse*.



Cul en l'air, tête en bas, voilà dans quelle situation je me trouvais lorsque l'histoire qui suit m'est venue. Voilà une curieuse posture, me direz-vous pour ouvrir un

Adeline Yzac

écrit destiné à se séparer d'une année, à en accueillir une nouvelle. Nous entrons dans un temps de douces célébrations, d'apaisement, de concorde – vague résidu de fêtes

sacrées, la Nativité et les cultes solaires plus anciens (les gens du négoce parlent plus volontiers de périodes, de bilan et d'évaluation). Cela appelle à la bienséance et à la parcimonie. Cul en l'air, tête en bas, façon pas très habituelle, par ailleurs, pour une écrivaine. D'autant plus que je n'étais pas devant ma table d'écriture, un stylo et une feuille de papier en main, alors pensez donc ! Pas très convenable, en somme. L'écrivaine doit-elle être convenable ? Dans ce monde qui semble opérer sans cesse des retournements spectaculaires, qui arbore des positions pour le moins incongrues, je donnerai un exemple, un seul, la politique dite de l'autruche, tête dans le sable comme l'on sait, reste du corps insolemment visible, je me dis que ma façon n'est en rien malvenue. Cul en l'air, tête en bas, j'étais au jardin, un râteau à la main. En récréation entre deux pages d'écriture de mon nouveau roman. Je recueillais les feuilles du figuier qui est un immense bonhomme de figuier, un géant généreux qui nous régala de figues tout l'été et qui nous offre ses feuilles mortes cet automne. J'avais pris la position la plus adaptée qui soit pour mener la tâche à laquelle je me consacrais. Cependant, l'écrivaine, bien que faisant une pause, ne s'était pas retirée bien loin, celle-ci ne cesse à peu près jamais de travailler la langue et de se laisser travailler par elle, autrement dit se livre perpétuellement à un jardinage hardi et ardent. Alors voici que, récoltant les feuilles, les transportant sur les massifs et les bordures, déambulant dans chaque coin et recoin du jardin, je découvre qu'aux feuilles du figuier, souples et faciles à manipuler, abondantes pour servir de paillage, se mêle une multitude d'intruses que je reconnais aussitôt à leur peau brunâtre et dure, à leur cuir rêche. Je reprends la position debout et lorgne sur les platanes qui logent non loin de la maison, entre la voie ferrée et l'avenue qui la longe, de grands bougres d'arbres plantés au-delà du talus et qui abandonnent au vent, donnent à qui veut les recevoir leur progéniture, et ça vole et s'envole à l'aventure, se répand aux quatre vents, trouve gîte où ça peut, dans la rue, sur le trottoir, ça arrive inévitablement à la porte du jardin, ça saute sans vergogne par-dessus la grille, ça retombe, ça s'installe où ça peut, ça se niche dans l'herbe, sur l'allée, sur la terre, dans le potager, sur les toits, dans les pots de fleurs, dans les branches du grenadier. Je ramasse, tête en bas, reins au soleil, décembre n'est pas si loin, bientôt la Sainte-Barbe, le blé et les lentilles, décembre et Noël au bout, le calendrier de l'Avent, menus plaisirs de chaque jour à venir, je ramasse les feuilles de platane au même titre que les feuilles de figuier, les voilà côte à côte dans mon panier, je les laisse fraterniser, partager un même bout de parterre. La langue (qui n'attend que ce moment) s'enchant au-dedans, un glissement s'opère, *je ne les ramasse pas me dis-je, je les accueille*, je me raconte sur le champ une belle histoire, une histoire de saison, la compassion est de mise, regarde-les, ces filles des talus et de la voie publique, malheureuses sdf, et moi sdf aussi, sauveuse de feuilles, chacune y trouve son conte, elles pauvres perdues, moi bienfaitrice en herbe, bonne républicaine, la langue coule au-dedans, la langue a bonne langue parfois, les vagabondes accourent, autant dire des bohémiennes, des étrangères – et entreprenantes, avec ça, elles ne m'ont pas demandé mon avis – elles s'invitent dans mon carré de jardin bien bichonné, bien tranquille, bien apprêté, je pourrais les fichier au feu, et bien non, je ne les renvoie pas à la rue ni aux poubelles malgré leur corpuscule coriace, les voici tête-bêche, main dans la main, au chaud et en belle compagnie. Tête en bas, cul en l'air, le monde va décidément à l'envers, tout fait ventre pour se donner bonne conscience.



En mars 2010, Adeline Yzac
a publié chez L'Amourier
un roman :
La toute pleine de grâce

Mister Tock

Jean-Luc Coudray

collection Thoth, éd. L'Amourier

Mister Tock and mister Coudray

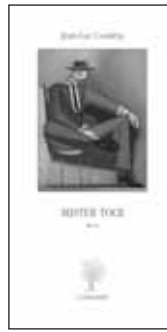
En voilà un qui m'épate à tous coups... D'abord, nous avons entendu parler de lui dans la BD. Moebius aux dessins, lui au scénario... Puis l'Amourier a publié son Nona, il y a 12 ans... Histoires courtes. Une pointe d'absurde. Un zeste de surréalisme. De l'humour plein les mains. Et une belle écriture fluide. Le sens de la formule, parfois de l'aphorisme. Tout un art du scénario. De la montée dramatique. De l'inattendu. Des chutes ! Oh ces chutes !

Et une sagesse vaguement désespérée qui traverse le tout et qui charge chaque sourire des ondes de la réflexion. À chaque titre nouveau qu'il a donné à l'Amourier, le même plaisir, et une idée nouvelle: *Monsieur le curé, Dialogues avec Satan...* le même régal...

Entre temps, l'homme de la BD ne chôma pas... Vous avez entendu parler de "La marche de l'empereur" ? Eh bien, une BD complète le film,

"L'empereur nous fait marcher" de Jean-Luc Coudray, et de Philippe, son jumeau de frère... Et voilà qu'il revient à l'Amourier... Son nouveau titre? *Mister Tock*.

Un feu d'artifice en 24 salves... Vous y apprendrez comment, par exemple, pour s'être transformé en bactérie, Mister Tock explique qu'il faut respecter les imbéciles, ou comment, après avoir créé le désordre, il sut qu'il était un être incohérent puisqu'il se trouvait beau; tout en souriant, vous apprendrez



qu'être saint, c'est se battre comme une plante, ou encore comment il affronta l'Everest en costume de ville et chaussures vernies.

Vous ne connaîtrez peut-être pas tout de ce monsieur Tock qui semblait fabriqué par Dieu sans être passé par des parents mais vous en saurez assez pour en faire un de ces amis chez qui la gaieté englobe d'indiscibles tristesses... Je ne sais pas si l'humour, fût-il noir, est ou non la politesse du désespoir, mais je sais, après ma lecture, que c'est la courtoisie distante et bienveillante de Mister Tock... et de son auteur.

Ce que j'aime chez Coudray? Tout. Il renouvelle pour moi ce plaisir que j'ai connu chez Laurence Sterne ou Alphonse Allais, chez Marcel Aymé, ou chez Alfred Jarry. Vous voulez prendre et donner du plaisir? Lisez donc *Mister Tock*. Et partagez votre lecture... Moi, en tout cas, c'est ce que j'ai eu envie de faire.

Raphaël Monticelli

Mister Tock, éd. L'Amourier, 11,00€

Les Roses noires

Serge Bonnery

collection Thoth, éd. L'Amourier



Un homme se souvient. Ou croit se souvenir: sa mémoire est pleine de trous...

Abandonné, perdu (*Je crois que je deviens flou*), il fait se lever les images de l'enfance où furent noués les liens, à présent rompus, entre lui et les deux autres: Marie, celle qui est partie, Jean, celui qui est mort. Enfance – lieu des vrais secrets et de la première blessure: *En fait, c'est toujours la même blessure qui revient. La première, celle qui donne naissance. Sa trace, invisible, a pénétré le corps pour ne plus faire qu'un avec lui. Le temps, ensuite, va trop vite pour la cicatrisation.*

Quelques couleurs forcent l'obscurité de la mémoire, le noir de ses yeux à elle, le bleu de l'autre, Jean, qui aimait le printemps et écrivait à l'encre bleue,

sur un cahier noir, les souvenirs de l'enfance commune. Et le rouge du canapé, dans le salon bibliothèque, sur lequel le narrateur consacre des heures à contempler le portrait d'un général d'Empire – qu'il poursuit également au musée de la ville –, à imaginer sa vie, son mariage, la lassitude de l'épouse que son mari ne rejoint pas souvent: figure fascinante d'un de ces hommes que rien n'arrête. *Pas même le désir d'aimer.* À l'opposé du narrateur: *Mes yeux risquaient la nuit sur tout ce que je regardais.*

C'est en 2006 que L'Amourier a publié *Les Roses noires*, de Serge Bonnery mais je n'ai lu ce livre qu'il y a peu de temps. J'ai aimé la confiance que l'auteur accorde aux mots pour porter son récit: la confiance lucide et charmée de celui qui joue son va-tout: *On dit des mots qu'ils peuvent n'être que leur propre représentation. Vous essayez de voir à travers eux*

mais vous ne voyez rien. Je lis et ce que je touche alors, c'est la chair des mots et la chair des mots seulement. Tout s'abîme dans le réel des mots.

Comme à l'écrivain, à celui qui demeure quand les anges ont disparu ne restent que les mots: les mots du présent pour dire le passé perdu, les corps absents, les chutes comme disgrâces hors du paradis, le silence, le manque intrinsèque à la condition humaine, l'oubli même.

Seuls les mots permettent d'appivoiser le manque, de renouer ce qui fut rompu alors que *derrière chaque chose, dans l'ombre, demeure tapi le sentiment d'un vide qui s'accroît quand on l'approche. Jusqu'à vous aspirer, comme les vagues de l'océan, quand un trou se forme à vos pieds et que vous êtes lentement happé dans le noir.*

Les mots... pour désigner, au lieu de la fuir, la perte du sens.

Françoise Oriot

Les Roses noires, éd. L'Amourier, 12,00€

Le Dégénéré

Jérôme Bonnetto

collection Fonds Proses, éd. L'Amourier



Comment parler du malheur quand le malheur est ce qui, comme heurt, arrive et jette dans ce quelque chose de brutal, le désespoir? Comment longer la ligne, la plier et “s’en sortir sans sortir” selon les mots de Ghérasim Luca?

Le nouveau roman de Jérôme Bonnetto est le compte rendu d’une tentative de sortie “hors du rang des meurtriers” – les mots cette fois sont de Kafka – le narrateur échouera mais comme nous apprendrons qu’il est aussi l’auteur du texte que nous venons de lire, il parviendra à desserrer l’étau de l’abjection, cet aimant noir d’un état du monde. La littérature ne sauve que d’être cette contre-attaque-là! Quelque chose d’absolument inattendu va arriver au narrateur de Jérôme Bonnetto. Il vivra cette expérience, comme un trait, une flèche qui le transperce provoquant en résonance une secousse de tout l’être: il doit soudain un jour prouver qu’il est français! Avec l’identité qui vacille, un trou se creuse où souffle le vent terrible du désordre, celui qui va faire tomber le premier domino qui le mènera d’aveu en aveu jusqu’à l’écriture de ce livre que nous lisons qui doit précéder son oralisation à un certain Victor – masque autre ici de la première personne – avant celle devant la police car nous apprendrons qu’il y a eu meurtre d’une jeune femme dans les jardins du conservatoire.

Jamais mieux qu’ici on ne voit aussi clairement que l’écriture, ce remuement de langue, ne traduit pas une expérience préalable mais qu’elle est le lieu même où elle s’élabore. Tel est le paradoxe: ce qui vous a coupé le souffle, cela vous donne celui nécessaire à l’écriture d’un roman. Jérôme Bonnetto n’en manque pas. C’est ce souffle-architecte qui lui permet de construire ce labyrinthe de “l’abjection niçoise” dans lequel son narrateur sombrera jusqu’à rejoindre le nom que lui avaient donné les enfants de l’école primaire: “le dégénéré”. Ce naufrage se fera selon le scénario suivant: mise en place d’une part, d’un “processus Victor”, cet “imbécile parfait”, double du narrateur, servira d’“oie” à gaver de vérités que le narrateur lui déversera jusqu’à devenir, une “vessie parfaitement plate”; d’autre part, de l’invention du “principe Luna”, Luna, une “idée”, une “synthèse” de femmes à qui le narrateur va donner corps et qui va apparaître comme une voie possible de sortie hors de ce lieu mental qu’est, dans ce texte, la ville qui a nom Nice. Cette porte finira par se refermer sur le narrateur rejetant au néant son “mouvement de résistance individuelle et égoïste”.

Décidément, non, on ne part pas. L’enfant de Charleville le savait déjà. On reste pris dans la “boîte” – “niçoise”, ici – dans le monde comme il va, drôle d’usine qui ne recycle pas mais récupère, c’est-à-dire transforme les mensonges en vérités, les vérités en légende. Avec la honte d’être plongé dans ce que la réalité a d’abject et “la mort Luna” commence la dégénérescence. Et avec le mal, l’écriture.

Comment quelque chose qui se termine par “la vérité enfin déballée” – même si on se déchiquette à ses bords déchiquetés – comment la fin d’une mascarade ne serait-elle pas réjouissante? Comment en passer par la mort n’exalterait-il pas la passion de la vie?

Désormais quelque chose peut commencer. Un trait vient d’être tiré en bordure de ce qu’est devenu le narrateur. Le passé étant rendu au passé, le jeu étant débloqué, quelque chose comme un commencement est possible. Nice, sa beauté pourra à nouveau étourdir; sa lumière, faire descendre la paix et l’harmonie, avec les larmes. La vie, à nouveau. Enfin?

Alain Freixe

Le Dégénéré, éd. L'Amourier, 13,00 €

ADHÉSION 2011 à l’association des Amis de l’Amourier

L’association des Amis de l’Amourier a été créée en 1998 par Raphaël Monticelli avec Alain Freixe. Découvrant cette petite maison d’édition installée à Coaraze, le soin qu’elle portait aux livres publiés depuis trois années déjà, dans l’ombre et la passion, convaincus par ses choix éditoriaux, ils rassemblèrent autour d’eux une équipe pour la soutenir. Ainsi, depuis douze ans, l’association s’est agrandie et fonctionne comme un foyer de rayonnement culturel. La Maison d’édition, forte de ce soutien, a bénéficié assez vite d’une reconnaissance nationale et a pu voir ses livres mieux circuler, trouver ses lecteurs et les fidéliser. Vous savez sûrement que la plus grande difficulté, pour une petite maison d’édition, est la diffusion, et quand l’économie va mal, que les choix politiques ne défendent plus l’intérêt général, tout ce qui est “petit” devient précaire, contraint à décupler son énergie pour survivre et rentrer en résistance. Par exemple, la maison d’édition a dû prendre un nouveau distributeur et renoncer à une diffusion de moins en moins adaptée à sa taille et à l’exigence de ses choix éditoriaux qui n’ont de place que dans les librairies indépendantes. Et c’est grâce à l’association des Amis de l’Amourier (qui a pris en charge des locations de stand et certains frais de déplacements) que la Maison a pu cette année autant se déplacer à la rencontre des lecteurs: Fête du livre de Bron, trois salons à Paris, Bazoche en Morvan, Lodève, Forcalquier, Mouans-Sartoux, Limoges, Marseille, Cotignac... Colporteurs sommes devenus et le hasard des routes nous met parfois sur le chemin de nos adhérents que nous rencontrons toujours avec grand plaisir. Nous remercions donc vivement les 160 adhérents de l’année 2010 et espérons les retrouver en 2011, rejoints par quelques autres nouveaux lecteurs, solidaires de notre aventure.

Participer à l’association des Amis de l’Amourier c’est aussi rendre possible l’envoi de la gazette *Basilic*, gratuite, à 2000 destinataires, faciliter l’organisation de nos rencontres annuelles “Voix du Basilic” ici à Coaraze où nous invitons des auteurs venant souvent de loin et enfin, élargir le champ de nos lectures publiques vers des horizons toujours différents. Un horizon peut-être à partager avec vous,

Bernadette Griot

Le bulletin d’adhésion 2011 est joint dans ce *Basilic*. Sachez qu’en étant adhérent, vous bénéficiez d’une réduction de 10% sur tout achat de livres.

De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le Basilic n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par :

<http://alocco.com>

Décidément cette chronique a du mal à tenir la route, à suivre l'autoroute. Initialement dédiée aux sites littéraires, elle a récemment dévié vers les arts plastiques ; avec Marcel Alocco elle s'installe entre arts plastiques et littérature. Il est vrai que Marcel Alocco circule avec facilité d'un domaine à l'autre.

Son site **Alocco.com** donne le ton dès l'entrée : un sommaire empreint d'ordre et de clarté, et une photo présentant le plasticien en train de faire, elle nous offre une texture qui nous happe. En elle se nouent et se déchirent images et mots. En elle se dessine l'itinéraire d'un homme en perpétuel mouvement.

À partir de 1973, il élabore ses *Fragments de La Peinture en Patchwork* : le tissu est peint, puis déchiré, remonté par couture ou tricotage, traitant en un même processus les couleurs, figures et supports liés, donnant ainsi pleinement sa

spécificité au travail plastique. Le détissage de la toile peinte intervient, à partir de 1980, comme moyen de transformation de l'image par le déplacement de fragments de support-couleur. La technique la plus élémentaire du patchwork, introduisant une dialectique continu-discontinu, y est annexée comme outil d'ouverture pour la création, ainsi que le souligne Michel Butor : (...) "on a chez toi tout un travail sur le déchirage du tissu. Ni découpe ni déchirure. Car il n'y a ni ciseaux ni accroc (...)" (*Catalogue Alocco, Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain, Nice, 1993*).

Maillage, tressage, déchirure, tricotage, ces pratiques chez Alocco président aux créations plastiques et le site en offre de belles réalisations (par le biais des rubriques "œuvres" et "actualités").

Parallèlement la même constance dans la déchirure du préexistant se définit comme une entrée dans l'œuvre littéraire de Marcel Alocco.

S'installe alors dans les pages ce personnage fondateur qu'est Laërte, comme fil conducteur d'une œuvre en perpétuel déchirement : *il n'est pas Laërte – mais qui est Laërte ? –*

Laërte fuyant son ombre comme si elle allait l'ensevelir. Plutôt que l'ombre, c'est la solitude qui l'engloutit.

Entrer dans ce site revient à s'égarer. Nulle frontière ici, les lignes s'effacent.

Inlassable travailleur de la matière plastique et de la langue, Marcel Alocco nous conduit de lacérations (du tissu, du temps, des phrases) en émerveillements. Et quiconque veut saisir ce qui se passe dans les arts et les textes ne pourra que faire son miel des interventions ici produites : elles unissent dans un même mouvement Raphaël Monticelli (*la peinture en patchwork c'est d'abord un principe paradoxal d'éparpillement/unification*) et Michel Butor (*Chez toi, la couture souligne la présence et la conscience du tissu, cette prodigieuse conquête de l'humanité*) et de nombreux autres.

En quatrième de couverture de *Laërte* (L'Amourier éditions) on peut lire : *Où donc est sa sagesse ? À dire, à dire un peu ou à se taire ? Quel imprudent pourrait ici se prononcer sans scrupule ?*

Dans l'imprudence donc, et sans scrupule, il faut oser le site **Alocco.com**.

À quelques mots d'ici

par Alain Freixe

Rappel : Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Au commencement – en 2000 –, un jeune homme, Olivier Cabière, et l'éditeur du Soleil noir (1947-1982), François Di Dio. Au commencement, une rencontre et le travail mené conjointement pour que cesse le scandale créé par la publication chez Gallimard d'une anthologie du surréalisme, *Il y aura une fois*, qui n'accordait pas la moindre place à Jean-Pierre Duprey, Stanislas Rodanski, Claire Tornand, tous publiés en leur temps au Soleil noir.

Bientôt un premier livre allait naître – une anthologie introductive à l'œuvre de Claude Pelieu – et la maison d'édition naître dans la foulée. Ce sera *L'Arachnoïde*, le lieu d'un tissage, d'une toile comme d'une membrane – on pense à la deuxième couche des méninges – de la deuxième génération surréaliste à nos jours "peut-être dans l'espoir, avoue Olivier Cabière, de s'agripper encore à la terre essentielle de la poésie, s'effritant elle-même de toutes parts, dans ce qui semble l'effondrement

généralisé de la tour de Babel". Au rythme de trois livres par an, avec un tirage moyen de sept cents exemplaires – généralement les vingt premiers sont numérotés et contiennent l'œuvre d'un artiste – *L'Arachnoïde*, c'est une dizaine de titres dont un titre de Stanislas Rodanski, Mathieu Messenger, Matthieu Bénézet, Marie-Françoise Prager... C'est un format élégant, une mise en page soignée et une couverture noire jusqu'à ce qu'une nouvelle collection à la couverture rouge voit le jour, confiée à Muriel Richard-Dufourquet, *Zakhor*, qui en hébreu signifie "souviens-toi". Il s'agit de faire découvrir ou redécouvrir des auteurs français ou étrangers (poètes, philosophes, romanciers...) groupés autour de quelques figures de la modernité ou de textes anciens.

Le premier vient de paraître : *Trois cailloux pour Walter Benjamin* qui regroupe des textes de Pierre Michon, Guy Petitdemange et Bruno Tackels avec en postface trois lettres de Walter Benjamin. Ces trois cailloux sont de ces fruits dont parle Lao-tseu cité par Henri Michaux dans *Un barbare en Asie*. À vous de les peler !

Guy Petitdemange voit Walter Benjamin en écrivain du fragment, homme des bords et des frontières, là où la mort le rattrapera avant qu'il n'ait pu voir le pire. Bruno Tackels le voit en pirate solitaire, *clairvoyant lucide jusqu'au naufrage*. Pierre Michon, à sa manière, va partir du minuscule, d'un souvenir de rien dans *L'enfance Berlinoise* de Walter Benjamin : une chasse au papillon. Pas n'importe lequel, un roi – et les lecteurs de Pierre Michon savent qu'il vient quand il veut ! – un grand papillon, manteau brun et larmes bleues que Pierre Michon, petit garçon, se souvient avoir reconnu sous le nom de Morio. Donner un nom, Adam le peut. L'homme, fils d'Adam, le peut. Alors tout peut recommencer – à Moscou en 1928 pour Walter Benjamin ! – ou commencera plus simplement si commencer n'est pas de lointaine origine mais tourbillon dans le devenir.

Éditions L'Arachnoïde
118 rue du Pica Talen
34980 Saint Gely du Fesc
tél : 04 67 84 29 71
site : <http://www.arachno.org/>

Agenda des amis

- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Les amis de l'Amourier liront
Les Romantiques
vendredi **10 décembre 2010** à 17h
- **Centre international d'art contemporain**
Le Château de Carros (06) expose
Suzanne Hetzel & Max Charvolen
jusqu'au **31 décembre 2010**
- **Médiathèque Jean-Jacques Rousseau**
à Chambéry, exposition jusqu'au 31.12.10
"Jean-Pierre Spilmont ou l'humanité
lumineuse"
Rencontre et lecture avec l'auteur
samedi **11 décembre 2010** à 15h
- **Forum Léo Ferré** Ivry sur Seine (94)
Anna Prucnal et Jean Mailland
Chansons et contre-chansons pour Anna
ven. **17** et sam. **18 décembre 2010** à 20h30
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Alain Freixe et **Yves Ughes** liront des
textes autour de "la marche en poésie"
vendredi **21 janvier 2011** à 17h
- **Musée archéologique** de Cimiez à Nice
Rencontre débat "Regards croisés sur
l'archéologie" avec Fabrice Anfosso, Max
Charvolen, Henri Maccheroni et Raphaël
Monticelli
vendredi **28 janvier 2011** à 18h30
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice
Jean-Marie Barnaud lira
Fragments d'un corps incertain
récompensé par le Prix Apollinaire
vendredi **11 février 2011** à 17h
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice exposition du
2 mars au 8 mai 2011
autour du travail de **Raphaël Monticelli**
- Inauguration le **jeudi 3 mars** à 11 h
- Rencontre et lecture avec l'auteur
samedi **5 mars** à 15 h
- Lecture et musique avec l'auteur et
Gilbert Trem
samedi **26 mars** à 15h
-- Ateliers d'écriture les samedis **2 et 9**
avril en après-midi.
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice et *Podio*
Les amis de l'Amourier liront sur le thème
du Printemps des poètes *D'infinis paysages*
"Notre Italie"
samedi **19 mars 2011** à 15h
- **Teatro Piccolo** à Milan en Italie
Sylvie Fabre G. lira
Quelque chose quelqu'un
mardi **29 mars 2011** à 18h à la Maison
de la Poésie et à 20h30 au Piccolo Teatro
- **BMVR** Louis Nucéra à Nice et *Podio*
Conférence/Lecture autour de Prévert
par Daniel Schmitt et Yves Ughes
samedi **2 avril 2011** à 15h

Journal intermittent de Raphaël Monticelli

Tu n'as pas de travail... Mon pauvre ami, te voilà chômeur...

Te voilà chômeur, mon pauvre ami... Donc libre de ton temps...

Tu n'as rien à faire, pauvre chômeur... L'indolence te guette.

Je vais t'éviter ça, mon pauvre ami chômeur... Voilà du travail, puisque tu n'as rien à faire...

Mais pourquoi ne m'employez-vous donc pas, puisque vous me proposez du travail?

Comment? Comment? Ah! L'insolent qui se plaint quand on l'aide à s'occuper!

Cela se passe dans l'admirable Grande Bretagne, modèle de bien de nos acquis... L'esclavage progresse!

*

J'apprenais, il y a trente ans, que, sur une chaîne de production, un ouvrier devait travailler deux heures dans la journée pour produire la valeur de son salaire... Le reste des richesses qu'il produisait partait ailleurs...

"Aujourd'hui, nous sommes beaucoup plus rapides, plus productifs: les richesses que nous produisons sont beaucoup plus importantes. On sait même tirer profit des richesses qui seront produites dans dix, quinze ou vingt ans. Et les quelques-uns qui en profitent s'enrichissent beaucoup plus".

Cela se passe dans nos admirables démocraties. L'exploitation progresse!

*

Quand on m'annonce un salaire, je le multiplie toujours par cinq à dix pour me faire une idée des profits qui résultent du travail d'un seul individu. Qu'il s'agisse d'une caissière, d'un maçon, d'un plombier, d'un acteur, d'un artiste, d'un footballeur...

C'est ainsi que cela se passe dans notre belle économie mondialisée. Les profits progressent.

*

En multipliant les salaires par 5 à 10, je m'efforce de suivre la vieille sagesse orientale pour ne pas rester trop imbécile: le salaire est le doigt; les profits, la lune que montre le doigt...

*

Dites-moi: "Ah! Regardez! Les riches sont beaucoup plus riches cette année". J'entends: "Les pauvres sont beaucoup plus pauvres"... Ainsi va notre monde aujourd'hui: la pauvreté progresse.

*

Lévy Strauss disait qu'il n'aimait pas cette société. Elle n'est pas aimable? Vraiment?

— R.M. —



Vient de paraître le tirage de tête du livre *Dans les rams* d'Alain Freixe accompagné d'un original peint par Anne Slacik.

Format: 19 x 25 cm. Tirage limité et numéroté sur palatina 120 grammes non relié sous couverture Fabriano Artistico 300 grammes imprimée en typographie.

L'ensemble présenté sous étui toilé vert cypès. Prix: 230 €

Le Basilic

gazette de

L'Association des Amis de l'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice, le Conseil Général des Alpes-Maritimes, le Conseil Régional et la DRAC PACA

Comité de rédaction

Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Yves Ughes

Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions

1, montée du Portal
06390 - COARAZE

Tél: 04 93 79 32 85

amourier.com
l'amour des livres